



CULTURE

La Rochelle, cocon pour films gracieux

Alain Cavalier et Danielle Arbid ont présenté leurs dernier-nés au festival de Poitou-Charente

CINÉMA

LA ROCHELLE - envoyée spéciale

Le premier était sans doute trop silencieux pour espérer faire entendre sa voix à Cannes. Le second, peut-être trop sage, malgré son titre effronté. *Le Caravage*, d'Alain Cavalier, et *Peur de rien*, de Danielle Arbid, ont tous deux atterri à La Rochelle, festival hédoniste et éclectique où se mêlent généreusement cinéma patrimoine et cinéma contemporain, dont le doux cocon paraît mieux adapté au démarrage en douceur que leurs natures requièrent.

Présentée dimanche 28 juin, la nouvelle expérience cinématographique d'Alain Cavalier n'est pas, comme son titre pourrait le faire croire, un film sur le grand peintre de la Renaissance italienne. C'est un documentaire sur le cheval de Bartabas, l'écurier fondateur du spectacle équestre Zingaro, qui a hérité de son nom.

La relation, intense et silencieuse, tout en gestes tendres, prévenants, amoureux, qui lie le dresseur et son cheval, a inspiré à l'auteur de *Pater* un film quasi muet où ce bel animal occupe presque tous les plans. Corps massif au repos, à l'aura quasi divine, ou pure force en mouvements, alternant arabesques au galop et pas d'école aériens, *Le Caravage* conduit ce filmeur impénitent, dont on s'est habitué, depuis la fin des années 1970, à suivre la trajectoire d'inexorable épure, à renouer avec un cinéma des origines en rendant hommage aux expériences pionnières d'Eadweard Muybridge et d'Etienne-Jules Marey.

Plus effacé qu'à son habitude, Cavalier ne fait entendre sa voix qu'à deux moments, au début du film, quand le cheval l'embrasse d'un

grand coup de langue, et à la fin, lorsqu'il vient lécher l'objectif, créant à l'image une émulsion cristalline qui se dissout lentement, comme la trace évanescence du lien créé avec l'animal.

Caméra invisible et instinctive

Cet effet inopiné, qu'il a choisi de garder au montage, est révélateur de la croyance sans cesse réaffirmée de ce cinéaste dans la magie de son art et dans les moyens – souplesse, capacité d'immersion, don d'invisibilité – que lui confère sa petite caméra pour y accéder. Devenue au fil des ans une excroissance de son bras, elle a fini par rendre instinctif le geste de filmer et possible, dès lors, l'instauration d'un dialogue cinématographique avec un animal.

Dans le registre, très différent, du cinéma d'auteur scénarisé, Danielle Arbid déploie dans *Peur de rien* un récit dont le charme tient

yeux écarquillés comme devant les grilles d'un zoo, les mœurs et les coutumes étranges.

Petite-bourgeoise en rupture, bien décidée à faire son trou dans la capitale, elle traverse toutes les strates de la société parisienne, depuis le foyer pour femmes de la rue de Charonne jusqu'aux appartements cossus de la bourgeoisie « gauche caviar », des beuveries de skinheads aux fêtes cocainées de la scène rock alternative, des Relais et Châteaux prises par de fortunés libertins, au deux-pièces-cuisine que partagent ses copines étudiantes...

Sur bande-son éclectique qui balaye tout un spectre de la musique des années 1990 (d'Etienne Daho aux Pixies en passant par Niagara et la dance music naissante), le film dresse le portrait d'une France familière, dont on n'avait pas encore vu le visage au cinéma, en s'appuyant sur un casting d'une belle fraîcheur : la jolie Manal Issa dans le rôle de Lina, Paul Hamy, Damien Chapelle et Vincent Lacoste qui jouent ses petits copains successifs, et l'excellente India Hair en égérie royaliste d'une bande de skins bêtes et méchants qui banalise avec une conviction désarmante les idées du Front national.

De l'âpreté avec laquelle il démarre (la scène d'ouverture voit la jeune fille s'arracher de justesse à un viol), le film évolue vers un récit plus lisse où le tumulte de la vie semble parfois forcé dans un scénario trop écrit, pour reprendre sa respiration à la faveur de moments de comédie, un genre pour lequel on sait, depuis ses *Conversations de salon*, que la réalisatrice a un véritable talent. Ces séquences sont, de fait, les plus inspirées du film. ■

ISABELLE REGNIER

**Un festival
hédoniste
et éclectique
où se mêlent
généreusement
patrimoine
et cinéma
contemporain**

à l'originalité du point de vue. Parisienne d'adoption depuis qu'elle est venue y faire ses études, la cinéaste libanaise raconte, par le truchement de Lina, alter ego qui était déjà le personnage principal de son premier film de fiction, *Dans les champs de bataille*, l'histoire de son acclimatation à ce pays dont elle découvrait au début des années 1990, les